



# Photo/ Au nom de l'éros

**Le Bal expose le Néerlandais Gerard Petrus Fieret, érotomane vintage qui photographiait avec volupté ses fantasmes.**

**L'** analogie entre l'acte photographique et l'acte sexuel est courante. Dans le cas de Gerard Petrus Fieret, elle s'impose. Le dédale de tirages dans le sous-sol du Bal, à Paris, est une exploration en terre féminine. Avec coins, recoins, boudoirs et passages sans issue. Pour cette première exposition du photographe en dehors des Pays-Bas, l'espace dédié à l'image-document s'est transformé en labyrinthe répercutant les échos d'un kaléidoscope de fantasmes. Aux murs, en noir et blanc, des femmes à chapeau, en bottes ou en jupe courte. Une jolie poupée tirant la langue. Des nus aussi. Et puis des études de corps sans tête avec gros plans de cuisses, de seins, de mains... Des jambes enfilant des bas, le triangle d'une touffe. Et surtout, des mollets, pris par derrière, comme s'ils étaient épiés. Avec Fieret, la volupté s'attrape partout, chez lui, mais aussi au coin de la rue, à la volée. Son appareil, un reflex Praktica, est une prothèse érotique: lentille caresse, objectif phallique,

déclencheur décharge. Mais qui était Fieret, qui savait flatter les femmes ?

On le reconnaît sur certaines photos puisqu'il pratique l'autoportrait, avec chapeau, grosse moustache et barbichette, sorte de dandy clochard. Affabulateur, Fieret est connu pour brouiller les pistes de sa biographie. Voici ce que l'on sait. Il est né à La Haye en 1924. Son père quitte sa famille alors qu'il a 2 ans et abandonne sa femme tuberculeuse et ses deux filles, Agatha et Anna. Elevé dans ce gynécée, son «*matriarcat*», le garçon est un enfant difficile. Il finit en pensionnat catholique. Pendant la guerre, il connaît les travaux forcés. Ensuite, il cherche sa voie entre littérature, dessin et activité d'antiquaire. C'est à 40 ans seulement qu'il découvre la photographie, et il la pratique de 1965 à 1975, comme un amour éphémère. Figure originale et solitaire de La Haye, Fieret, joueur de flûte de Pan, est connu pour cohabiter avec des pigeons, fiente incluse.

«**Descartien**». Vers la fin de sa vie, il devient totalement paranoïaque, habité par la hantise du vol et du plagiat. Indice de sa maladie mentale, les multiples signatures au feutre et tampons à son nom qu'il appose sur ses tirages. Au pic de sa schizophrénie, colérique légendaire, il va jusqu'à faire sortir ses photos des musées pour les signer à nouveau. Il s'aff-



COLLECTION LEIDEN UNIVERSITY LIBRARIES ET GEMEENTEMUSEUM DEN HAAG; COURTESY ESTATE OF GERARD PETRUS FIERET



firme ainsi comme un auteur, cajolant, usant, abimant ses tirages qui deviennent des pièces uniques. «C'est cartésien. Je prends l'appareil photo, mon troisième œil, j'observe et je me vois dans le monde réel, donc je suis», écrit-il. Fier d'être Fieret. Porteur du même nom que son père, le fugitif Gerrit Petrus Fieret, il se fait appeler Gerard, mais tamponne «Gerrit»

dans un jeu d'identité trouble. Après sa mort, on comprend qu'il planquait ses tirages dans son pigeonnier, dans des bidons. Pendant dix ans, Fieret l'outsider pratique une photographie non conformiste. Il faut sans doute resituer son œuvre atypique au cœur de la révolution sexuelle des années 70. Fieret a participé à *Gandalf*, un magazine de

la contre-culture porno burlesque. Visuellement, il expérimente les effets de solarisation, de surimpression, de demi-négatif, de double exposition. Il se dit «photo-graphiste» avec des images proches du dessin au fusain et de l'aquarelle, qu'il pratique par ailleurs.

**Lavomatic.** Au Bal, et dans le catalogue plus complet, on retrouve les mêmes obsessions : photos de famille recadrées, autoportraits, enfants, petits objets. Mais le cœur de sa monomanie, ce sont bien les femmes qu'il aborde au lavomatic et attire chez lui avec des histoires à dormir debout. Il raconte qu'il est un Juif persécuté, un descendant des Romanoff, il aurait même été violé par des moines. A son enterrement, plusieurs modèles rapportent des lettres écrites de sa main. Elles sont toutes identiques ! Consommait-il ses relations ? Mi-voyeuses, mi-complices, les séances étaient platoniques. Dans son studio de Weissenbruchstraat, on a retrouvé cette phrase affichée au mur : «I like your privacy and you like my misery.» Souvent, Fieret se fait petit, par en dessous, comme en infériorité face à son modèle. Ses clichés ne parlent pas tant du désir de prédation mâle via l'appareil que du rapport des femmes à leur image.

**CLÉMENTINE MERCIER**

**GERARD PETRUS FIERET**  
au Bal (75018). Jusqu'au 28 août.  
Catalogue édité par Xavier Barral.